# Hommage à Alphonse BROISIN

## Hommage à Alphonse Broisin

Il devait être là aujourd'hui...

On le cherche des yeux, sur le côté gauche de sa fanfare, calme, le regard scrutateur, le visage légèrement incliné dans la main gauche, deux doigts roulant la pointe de sa moustache en croc, attendant « d'attaquer en partant ».

Le sort ne l'aura pas permis. Et pourtant, il est des idées, des sentiments qui semblent capables de différer les échéances fatales, d'accorder une sorte de délai de grâce à la victime marquée.

Alphonse Broisin — nous disions simplement Alphonse — avait voulu voir la prochaine fête des Musiques de Saint-Jeoire : *Ce sera la dernière...*, m'affirmait-il calmement. Je protestais de mon mieux. Et, de fait, on pouvait espérer, sans les épreuves qui allaient se succéder, cruelles et implacables.

Avec son courage lucide et calme il les subit, souvent silencieux, sachant bien à quoi s'en tenir, lui qui avait passé bien d'heures au chevet de malades désespérés, avec son talent pour donner les soins difficiles et une présence réelle telle que les plus obstinés se repensaient à sourire.

Par Eugène-Joseph LONG

Malgré les conseils impérativs des médecins, il travaillait à une dernière œuvre dont le titre ne laisse place à aucun doute sur son état d'esprit : « Pour nous, Saint-Jeoire ». On sait l'drame de ce mercredi 27 novembre 1957 : Alphonse Broisin tombait d'un seul coup, au milieu de ses musiciens attentifs, en pleine répétition. Un cortège de musiques venues de tout le Faucigny l'accompagne, jouant une dernière fois les airs funèbres poignants au chef qui les avait si souvent dirigés.

Cet chef, un musicien de talent.

Sur les rangs dès 1896 — il avait six ans — il aimait le sol. Né à Saint-Jeoire, fit « ses classes » vers 1906 à la naissante école des fanfares de régiment. On ne badinait guère au 2e bataillon de Bourg, mais les gammes chromatiques quotidiennes égrenées pendant des heures dompteront vite « embouchure de fer », cette technique infaillible qui faisait les « musiciens de régiment », cités que personne ne discutait.

Cependant, au retour des poilus, la fanfare de Saint-Jeoire, cruellement amoulée par cinquante-deux mois de guerre, l'essaient à sa tête. Durant trente-sept années, Alphonse conduisit le groupe dont il allait faire « sa » fanfare. Il avait sa manière, faite d'autorité sans heurts, d'une acrobatie maîtrise de soi-même, d'une exigence d'esprit dont il témoigna dans les pires circonstances, rattrapant les fautes de l'alto distrait ou du second cornet égaré. Vingt années durant, je suivis sa baguette ferme, vive et sobre de mouvements.

La fanfare, en cette époque, qui ignorait encore le cinéma parlant et le scooter, ne se limitait pas à la musique populaire. Elle assumait des rôles multiples dans la petite ville.

On organisait souvent des soirées récréatives où les musiciens, mués en acteurs, jouaient « Tire au flanc » ou « Le Tambour du Capitaine ». On riait franchement, thérapeutique hors de pair, tout les médecins nous le disent. Il y avait les diseurs, les chanteurs de talent. On avait préparé des concerts d'une réussite difficile pour une petite fanfare : « La Marche de la Fédération », les grandes fantaisies avec des solistes dont plus d'une harmonie d'aujourd'hui peut-être. On y écoutait dans la petite salle des fêtes.

Mais, surtout, c'est Alphonse qui devait rendre les grandes promenades de sporée. Il savait l'assistance un peu terne de tant de ses musiciens et savait le priver des incomparables souvenirs d'une sortie d'agrement.

Les honneurs n'ont pas la patrie lasse et ce n'était pas une petite affaire d'organiser ce qu'il faut bien appeler « L'expédition d'Alger ». Alger, où on célébrait, en 1930, les fêtes du Centenaire.

Les Saint-Jeoriens y partirent à trente et en rapportèrent trois diplômes d'honneur consacrés de haute lutte, des chéchias qui étaient bien sur leurs tempes brunies par le soleil du Sud.

En 1948, l'objectif devait être la Corse. Ceux du voyage savent tous la réussite merveilleuse. Les souvenirs ont passé dans une sorte de légende locale. « Ah ! si vous avez vu, Monsieur ! » On en parle toute une vie avec des sources tons au malicieux. Le regard se fait lointain et voici surgir les images dorées. L'étincellement bleu de la mer sous le grand soleil, les coups de roulis et la Corbeh et le Ruisseau des Singes. Et puis l'accueil de la colonie provinciale de Toulon : Bastia, ses marches et ses matches ; et Calvi, et l'Ile Rousse, sans Compter le Patrimonio et le Cap Corse, le vrai...

Il fallait une singulière audace pour organiser cette vie de groupe, malgré les multiples obstacles et les difficultés de tout ordre. Cette audace, Alphonse Broisin la manifeste clairement, en toutes circonstances. La vie pleine et monotone semblait l'ennuyer. Partout où un contrat se livrait en faveur de la liberté, on le trouva présent.

Il fut fantassin de 1914 à 1918, sergent au 50e R. I. Prisonnier, il s'évada avec ses camarades Grillet, Nollet et Roux, partisan aux activités patriotiques de « La Libre Belgique », à Bruxelles, sifflant la « Brabançonne » au nez des Allemands. Repris, il connut la cellule où il s'ingénia, à faire, un exercice physique quotidien pour ne pas faiblir dans la prison de Saint-Gilles.

Délégué cantonal, il assuma



sans cesse l'école de toutes ses forces.

Résistant, il échappait de justesse à l'occupant et à la police de ce temps-là. Le Comité de Libération du canton de Saint-Jeoire l'avait, d'une commune voix, désigné comme son président en 1944.

La médaille des Evadés, la croix de Guerre avec étoile de bronze, d'éclatantes citations militaires faisant ressortir son âme de chef, la médaille des Vieux musiciens, la médaille de bronze de l'Education nationale, les palmes académiques, enfin, vinrent tour à tour lui apporter la reconnaissance officielle de ses mérites. Alphonse Broisin avait demandé le silence. Ce vers me paraît levé aujourd'hui.

Sans doute n'est-il pas en personne aujourd'hui parmi nous, mais tous ceux qui l'ont connu, ses amis, tous les musiciens, ses adversaires même pensent à lui en ce jour de fête. Car il est de ces êtres absents, très présents en réalité dans les années et dans les cœurs de ceux qui n'oublient pas.

Puissent ces lignes, en ce 122e Festival des Musiques de Faucigny — célébré à Saint-Jeoire, rappeler la présence de ce Saint-Jeoirien qui fut un homme, et un homme profondément épris de sa petite patrie.

**IDENTIFIER**
100316_sjf_010